

RUDOLF RACH

# L'Arche et la galère

Un éditeur sur le pont

*Traduit de l'allemand par*

*SILVIA et JEAN-CLAUDE BERUZZI-RONELT*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

## Note de l'éditeur

*L'Arche et la galère* est la version française de deux textes de Rudolf Rach publiés en Allemagne (*Alles war möglich* et *Gleich nebenan*, respectivement parus en 2019 et 2020 aux éditions Bittner). Ces publications s'adressant à un public allemand, en accord avec l'auteur, nous avons réduit l'ensemble pour privilégier la vision de Rudolf Rach éditeur (tant en Allemagne qu'en France), sans occulter la relation de l'auteur avec son pays d'origine. Le texte n'a pas été revu au regard des événements survenus depuis la première parution.

Ouvrage traduit et publié avec le soutien  
de la Région Bourgogne Franche-Comté

Photo de couverture :  
Rudolf Rach © Max Ratjen, 2000

© 2023, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-84681-698-4

*Une fois le voyage décidé,  
K., la femme de Noé, aida à la construction de  
l'arche.  
Lorsque la tempête éclata et  
Que les vagues se déchaînèrent contre le navire,  
K. demeura imperturbable au gouvernail au  
côté de Noé  
Aidant le bateau à traverser les flots.*

Rudolf RACH



Première partie

1939-1986

*Tout était possible*

---

\* Les passages en italique signalés par un astérisque sont en français dans le texte original.

L'automne était exceptionnellement doux à Saint-Germain-des-Prés, les gens étaient assis aux terrasses des cafés, parlant, buvant et fumant comme si l'hiver n'existait pas, et même comme s'il pourrait ne jamais exister. Ils se sentaient en sécurité dans leur vieux pays. Ici battait le cœur de la ville certaine d'être la *capitale culturelle du monde* \*. La ville était belle, même s'il arrivait que le vent d'ouest rapporte la pluie qui balayait les feuilles de marronniers sur les boulevards. Les vieillards dormant dans la rue sur lesquels on trébuchait en quittant la maison le matin avaient toujours été là. Ils disaient : « *C'est dans la mesure de votre noblesse* \* » et souriaient lorsqu'on posait quelques pièces dans la paume de leur main. On se laissait remettre à sa place avec impertinence. Ainsi étaient les clochards d'autrefois et peu de gens se doutaient qu'ils seraient bientôt remplacés par un nouveau type de sans-abri.

Yves Saint Laurent occupait déjà le coin à l'intersection des rues Bonaparte et Saint-Sulpice. Les premières conquêtes immobilières commençaient, mais librairies et petits commerces dominaient encore la rive gauche de la Seine. Dans la rue Mabillon, on trouvait une épicerie appelée Belle Hélène, ouverte jusque tard le soir. Un parfum fabuleux de jambon et de fromage envoûtait le client dès qu'il écartait l'épais rideau rouge séparant la rue de cet

empire des sens. Une femme mûre, assistée de ses deux filles handicapées, vendait avec plaisir à chacun exactement la portion qu'il demandait, même une seule tranche de jambon. Cela se faisait avec le plus grand naturel. Et lorsqu'il s'agissait de vin, un vieux compère, probablement le mari, sortait de l'arrière-boutique et conseillait les clients en connaisseur.

Katharina venait de temps en temps de Munich, où elle s'occupait de musique et travaillait pour la maison de disques ECM. Elle avait repéré, en face de l'église Saint-Sulpice, une pâtisserie où elle achetait le matin des croissants tout juste sortis du four. Bien emballés, ils arrivaient chauds sur la table. Des croissants comme je n'en ai plus jamais mangé depuis. Lorsque deux ans plus tard les Pâtard, c'est ainsi que s'appelaient les propriétaires, ont fermé boutique parce qu'il était temps de prendre sa retraite, je me suis rendu dans leur magasin pour leur exprimer ma gratitude.

« Ah, m'a dit la boulangère, vous n'êtes pas le seul à nous regretter, mais aujourd'hui, plus personne ne veut se lever à deux heures du matin pour pétrir. »

Paris était donc toujours Paris, tout au moins pour nous qui venions de le rejoindre et qui y découvriions chaque jour quelque nouveauté. L'appartement dans lequel nous campions n'étant qu'une solution provisoire, il a vite fallu trouver un autre logement. Une amie, collaboratrice de Giorgio Strehler au Théâtre de l'Odéon, nous a raconté que Marguerite Duras possédait un appartement à louer. Je l'avais connue autrefois. Lors de ma dernière visite, au moment de prendre congé, elle m'avait glissé un texte dans la main : *L'Homme assis dans le couloir*, un exemple brillant de l'exploration des limites de la littérature. Au

premier abord, un court texte de pornographie onirique, au second, une description pénétrante de la douleur d'un amour, peut-être de l'amour tout court.

Duras habitait dans la rue Saint-Benoît, une rue parallèle à la rue Bonaparte, entre le boulevard Saint-Germain et la rue Jacob. C'est dans cet appartement que son mari, l'écrivain Robert Antelme, et elle-même s'étaient réunis avec d'autres résistants sous l'occupation allemande, jusqu'à ce que le groupe tombe dans un piège de la Gestapo. Antelme avait été déporté à Dachau ; elle-même avait eu la chance d'être libérée grâce à l'aide de Mitterrand.

Marguerite Duras était petite et un peu rondelette. Deux grands yeux sombres qui vous regardaient avec pénétration. Sa beauté était passée, même au sens spirituel du terme, elle était plutôt bouffie, probablement à cause de l'alcool et des médicaments.

« *Vous vous êtes installé à Paris\**, m'a-t-elle dit en m'accueillant.

– J'essaie de m'y installer », ai-je répondu.

Elle a préparé un thé et nous avons un peu parlé littérature. Elle appréciait Handke – il était proche d'elle, également quelqu'un dont l'écriture naissait de la langue et pour qui c'était le mot exact, le rythme, qui comptaient. Pas comme Roland Barthes, qui ne lui plaisait pas du tout, ni comme Sartre, dont elle pensait qu'il n'écrivait pas, mais qu'il racontait sa vie. Pour elle, il y avait une différence entre l'auteur et l'écrivain, et l'auteur était celui qui créait de nouveaux mondes, tandis que l'écrivain se contentait de les décrire. La narration commençait à être discréditée

et, au théâtre, on pensait nécessaire de jeter définitivement la dramaturgie classique par-dessus bord.

Puis nous avons parlé affaires.

« L'appartement, me dit-elle, se trouve dans la rue de Rennes, il est agréablement grand, environ 120 mètres carrés. »

– Et quel est son prix ? »

M<sup>me</sup> Duras m'a regardé d'un air sévère.

« Quinze mille francs, c'est ce qu'il vaut. »

J'ai bu une gorgée de thé avant de poser la tasse avec précaution.

« Je ne peux pas me le permettre. »

Ça l'a étonnée. Les Allemands étaient censés être riches.

Oui, les Allemands peut-être, et elle aussi, son *Amant* s'étant déjà vendu à plus de deux millions d'exemplaires dans le monde entier. Seulement moi, je ne pouvais même pas me payer de salaire.

## 2

Dans mon livret de famille on peut lire que je suis né à Cologne, tout juste au début de la Seconde Guerre mondiale. Lors des premiers bombardements alliés, ma mère m'a tiré du lit une fois, parfois même deux fois par nuit, et elle a couru avec moi dans une fortification voisine datant de la Première Guerre mondiale. Parce que notre maison située à la périphérie de la ville n'avait pas de cave. Il fallait descendre dans un abri antiaérien où nous nous accroupissions sur un bat-flanc de bois. Les femmes marmonnaient des prières ou faisaient glisser un chapelet entre leurs doigts. Jusqu'à ce que les sirènes hurlent de